

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Vie de la société

Journal de la société statistique de Paris, tome 47 (1906), p. 365-368

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1906__47__365_0

© Société de statistique de Paris, 1906, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE PARIS

N° 11. — NOVEMBRE 1906

I

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 17 OCTOBRE 1906

SOMMAIRE. — Adoption du procès-verbal de la séance du 20 juin 1906 — Nécrologie. — Nominations et promotions dans l'ordre national de la Légion d'honneur. — Correspondance. — Présentation de deux membres titulaires et d'un membre correspondant. — Présentation d'ouvrages : M. le Secrétaire général. — Communication de M. Fernand Faure sur la statistique de 1795 à 1804; discussion : MM. A. Neymarck, Schelle, A. Fontaine.‡

La séance est ouverte à 9 heures sous la présidence de M. Arthur FONTAINE.

Le procès-verbal de la séance du 20 juin 1906 est adopté.

M. le **SECRÉTAIRE GÉNÉRAL** annonce que, pendant les vacances, il a reçu la nouvelle des décès de MM. Körösi, membre de l'Institut international de statistique, Cérissier et Gilles. Pour le premier de ces membres, dont il rappelle rapidement les travaux extrêmement importants au point de vue statistique, il a reçu une lettre du Bureau de statistique de Budapest annonçant en termes émus le décès de son président : « M. le Dr Joseph Körösi est décédé le 23 courant, à l'âge de soixante-deux ans, après de longues et douloureuses souffrances. Le défunt a sacrifié toute sa vie à la science et au salut public. Sa mort cause une grande perte à la science hongroise et particulièrement au Bureau communal de statistique, qu'il a fondé et dirigé, plein de dévouement, pendant quarante ans. Le Bureau, dont la prospérité formait le but unique de sa vie, lui gardera un éternel souvenir. » C'est aussi une longue maladie qui nous a enlevé MM. Cérissier et Gilles; le premier, directeur de l'intérieur des colonies en retraite, nous appartenait depuis 1882, mais sa santé ne lui permettait plus de venir à nos séances. M. Gilles, récemment nommé, en 1905, n'avait pu non plus les suivre.

M. le **PRÉSIDENT** estime être l'interprète de la Société en adressant aux familles de nos regrettés collègues les compliments de condoléances de la Société.

M. le **PRÉSIDENT** annonce que M. Cheysson, membre de l'Institut, a été promu à la dignité de commandeur de la Légion d'honneur, et M. Lemercier, secrétaire général du chemin de fer de l'Est, à celle d'officier. MM. Perquel, membre du conseil supérieur des colonies, et Dubois, administrateur de la Compagnie des eaux de Vichy, ont été nommés chevaliers. Il adresse à M. Cheysson et à nos trois autres collègues, au nom de la Société et en son nom personnel, ses bien sincères félicitations.

M. le Président annonce qu'il a reçu les demandes d'admission suivantes : comme *membres titulaires* : MM. SUAREZ, ministre plénipotentiaire du Nicaragua au Vénézuéla, présenté par MM. March et Fléchéy ; M. CAMINACCHI, docteur en droit, vice-président du conseil général de la Corse, présenté par MM. Arnaud et Barriol ; et comme *membre correspondant* : M. RUIZ, directeur général de la statistique du Vénézuéla, présenté par MM. A. Fontaine et Fléchéy.

Conformément au règlement, il sera statué définitivement sur ces demandes à la prochaine séance.

M. le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture de la correspondance et signale que le prochain congrès des sociétés savantes s'ouvrira à Montpellier le 2 avril 1907. A cette occasion il met à la disposition de ses collègues un certain nombre de programmes dudit congrès.

M. Fléchéy informe ensuite la Société qu'il se tiendra à Vienne, du 21 au 25 mars 1907, un congrès international d'agriculture (le VIII^e) ; s'adresser pour tout renseignement à M. le professeur J. Hausler, à Vienne, I Schauflegasse, 6.

Il donne enfin lecture de la liste des nombreux ouvrages parvenus pendant les vacances, dont on trouvera la nomenclature pages 395-396.

La parole est ensuite donnée à M. Fernand FAURE pour développer sa communication sur la statistique en France de 1795 à 1804.

M. Faure commence par donner les raisons qui lui ont fait choisir cette période de l'histoire de la statistique, en la limitant d'une part par la constitution de l'an III, et par l'Empire d'autre part. Il montre que, pour que la statistique pût bénéficier du mouvement extraordinaire des idées du dix-huitième siècle, il était nécessaire que le pays fût dans une période de calme, d'ordre, de paix, d'organisation administrative forte et solide. En outre, il était nécessaire que les pouvoirs publics ne craignissent pas l'exposition de la vérité des faits, qu'ils n'eussent rien à redouter du contrôle et de la discussion des actes du gouvernement.

Or, c'est seulement dans cette période qui s'étend de 1795 à 1804 que ces diverses conditions se sont trouvées successivement remplies, sinon entièrement, du moins aussi bien qu'il était possible.

Des historiens de la statistique, MM. Levasseur et Block entre autres, ont bien mentionné cette période, mais n'ont peut-être pas suffisamment insisté sur son importance. En tout cas, ils n'ont pas signalé tout l'intérêt historique et scientifique que présenterait son étude détaillée : c'est pour combler cette lacune que M. Faure a jugé bon d'entreprendre son travail et de le présenter à la Société de statistique.

Ce travail est divisé en deux parties, relatives, la première, à la doctrine ou plutôt aux doctrines de la statistique et, la seconde, à l'organisation de la statistique.

M. Faure rappelle que l'importance de la statistique comme instrument de gouvernement avait été comprise en France bien avant 1795. Des idées fort justes sur cette branche des connaissances humaines avaient été exposées vers le milieu du dix-huitième siècle dans la *Grande Encyclopédie* (article de d'ALEMBERT sur l'« Arithmétique politique »). On les retrouve aussi dans le gros *Dictionnaire des Sciences morales, économiques et politiques* de Robinet. Ces idées avaient été ensuite reprises et condensées par Condorcet, Necker et Lavoisier dans leurs ouvrages bien connus : *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix* ; — *De l'Administration des finances de la France* ; — et, enfin, *De la Richesse territoriale du royaume de France*.

Dans la période de 1795 à 1804, la littérature relative à la statistique est très abondante ; mais M. Fernand Faure a cru devoir limiter son étude à Lagrange, Laplace, Lamarck, Chaptal, Mourgues, Ballois, Peuchet : il n'a certes pas dédaigné les instructions de Lucien Bonaparte ni surtout celles de François de Neufchâteau ; mais elles lui ont semblé avoir moins d'intérêt au point de vue des doctrines sur la statistique que les œuvres des auteurs qu'il a cités.

Le travail de Lagrange est condensé dans une petite plaquette de six pages dans

laquelle l'auteur résume les idées de Lavoisier, dont il fait très particulièrement l'éloge. Il est intitulé : *Essai d'Arithmétique politique sur les premiers besoins de l'intérieur de la République*, et il porte la date de 1796.

Laplace s'est trouvé amené à s'occuper de la statistique en faisant ses importantes recherches sur le calcul des probabilités. De très bonne heure, il s'était tout spécialement occupé de la statistique des naissances, des décès et de la détermination de la population de la France. Mais c'est surtout en 1795, dans ses conférences à l'École normale supérieure, qu'il a montré le rôle et l'importance de la statistique, en traitant de la détermination de la population de la France et du rôle du calcul des probabilités dans les sciences morales. Il n'était pas partisan des dénombrements directs, et préférait aux relevés directs de la population individuelle la recherche des rapports des naissances à la population, calculés dans diverses communes choisies et dont il déduisait la valeur de la population totale. Il appliqua sa méthode au lendemain même du dénombrement de 1801 et trouva une population de 28 342 000 habitants au lieu de 27 349 000, chiffre du recensement direct.

Lamarck est l'inventeur de la statistique météorologique. Les notes qu'il a écrites sur cette application particulière de la statistique méritent d'être rappelées dans l'histoire des doctrines sur la statistique.

Chaptal est un savant chimiste, adepte de la statistique, qu'il servit et sut utiliser merveilleusement pendant son séjour au Ministère de l'intérieur. Ses circulaires ministérielles sont une mine de renseignements extrêmement intéressants. Il convient de citer sa lettre à Ballois et en général les encouragements qu'il sut donner à toutes les recherches statistiques. Dans une de ses circulaires aux préfets, il recommande la lecture d'un petit ouvrage de Mourgues, simple petite brochure de 70 pages, dont il envoya un exemplaire à tous les préfets en les priant de s'en inspirer. Il convient de ne pas oublier, quoique ne rentrant pas dans la période observée, son célèbre ouvrage sur l'*Industrie française*, en deux volumes.

Mourgues, ancien directeur des travaux du port de Brest, fut ministre de l'intérieur pendant quelques jours après la chute du ministère Roland, mais les événements précipités de la Révolution ne lui ont pas donné le temps de se faire apprécier comme administrateur. On lui doit, en dehors de l'étude citée plus haut sous le titre : *Essai de statistique* (1801), des travaux sur les monts-de-piété et il doit être considéré comme le fondateur des caisses d'épargne en France.

Ballois, né à Périgueux en 1778, fut d'abord un révolutionnaire fougueux, dont le journal fut supprimé par le Directoire. Cette suppression, loin de décourager Ballois, le fit se tourner vers les études statistiques et il fonda les *Annales de statistique* et la première *Société de statistique de France*. Les *Annales* constituent un recueil très intéressant ; elles contiennent les actes administratifs qui lui étaient envoyés par ordre de Chaptal. La Société de statistique voulut organiser des cours de statistique ; malheureusement, elle périclita, ainsi que le journal, après la mort de Ballois, survenue en 1803. M. Faure attire surtout l'attention de la Société sur cette première Société, qui peut être considérée comme l'ancêtre véritable de la Société de César Moreau (1) et de notre Société actuelle.

Peuchet, né en 1758, fut un camarade de Morellet et un collaborateur de Chaptal. Il a publié de 1793 à 1829 une quantité considérable d'ouvrages, d'articles. Il a indiqué tout un plan d'organisation de la statistique du pays avec centralisation des documents à Paris. M. Faure arrête à cet auteur son exposé des doctrines sur la statistique pendant cette période féconde, et il se borne ensuite, pressé par l'heure, à donner quelques indications très sommaires sur la réalisation de ces doctrines.

Pour conclure, M. Fernand Faure tient à rendre hommage aux idées centralisatrices de Peuchet, qui lui semblent mériter plus qu'un simple souvenir, car elles

1. Voir le présent Journal de 1904, p. 42.

permettraient d'imprimer une direction uniforme à tous les services de recherches. Il y a là comme un idéal clairement entrevu par Peuchet et Chaptal et qui est poursuivi en France, pendant que d'autres pays cherchent à s'en rapprocher dans la mesure du possible. M. Fernand Faure trouve que les services de la statistique manquent en France d'une direction unique et il lui paraît que l'œuvre de la Société de statistique doit être justement de chercher à faire disparaître cette lacune.

M. le PRÉSIDENT félicite vivement M. Fernand Faure de sa très intéressante communication et donne la parole à M. Schelle.

M. SCHELLE fait quelques réserves sur les conclusions de M. Fernand Faure. Il lui semble qu'une trop grande centralisation est nuisible et qu'il faut se tenir dans un juste milieu. D'ailleurs un organe administratif unique manquerait de compétence et chaque administration serait en définitive obligée de faire ses statistiques propres. Il remarque que le dix-huitième siècle a donné de nombreuses statistiques, malgré le peu de centralisation, et que, pour citer un exemple, les fermes générales ont fourni à Necker d'excellents travaux.

M. NEYMARCK félicite M. Faure et regrette de ne l'avoir pas vu étendre davantage son étude en y comprenant tout le dix-huitième siècle.

M. FONTAINE dit qu'à un autre point de vue on aurait pu souhaiter voir M. Faure restreindre son étude, car cela aurait permis aux membres présents d'entendre l'exposition détaillée de l'organisation de la statistique que le temps a forcé l'orateur d'écourter, au grand regret de la Société. Il s'associe aux observations de M. Schelle sur la centralisation des statistiques; il croit qu'il y aurait intérêt à cet égard à faire un exposé de l'organisation des statistiques étrangères, moins centralisées que ne le ferait supposer le titre de la plupart des services.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire général,
E. FLÉCHEY.

Le Président,
A. FONTAINE.
